

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Band: 14 (1907)

Artikel: Réception du prince Frédéric de Wangen à Delémont en 1775

Autor: Gouvernon, Gervais

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684759>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réception

du prince Frédéric de Wangen

à Delémont en 1775

Le prince-évêque Joseph-Guillaume Rinck de Baldenstein venait de mourir, le 13 septembre 1762, après un règne de 19 ans.

L'élection de son successeur promettait des difficultés.

Aux ambitions personnelles des chanoines dont les seules raisons d'être, en somme, étaient celles de fournir une cour au prince et plus encore des candidats à la principauté, venaient s'ajouter les prétentions plus embarrassantes de la France. C'était naturel. Petit Etat perdu à la périphérie d'un grand empire, parlant lui-même la langue du royaume voisin, l'évêché devait sentir chez lui la lutte de deux forces rivales, l'influence allemande et l'influence française. Le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg manifestait le désir de se voir évêque de Bâle. Il n'y fallait cependant pas songer. L'empereur Joseph II s'y refusait absolument. Contraint à renoncer à la dignité convoitée, le cardinal chercha à y pousser un favori, Frédéric de Wangen, jeune et beau chanoine du Chapitre de Bâle, à l'aide de plusieurs autres chanoines, parmi lesquels se trouvait Gobel, le fameux évêque de Lydda, celui qui devint plus tard archevêque constitutionnel de Paris. Son plan avait des chances de réussir. L'intelligence de son

protégé, son talent diplomatique, sa prestance physique, l'avaient déjà signalé à l'attention générale. Après la mort du prince Rinck de Baldenstein, les électeurs se réunirent à Arlesheim pour se choisir un souverain. Frédéric de Wangen était à son poste et cherchait à concentrer les voix sur sa personne. Mais il avait un concurrent dans le chanoine Joseph de Roggenbach représentant de l'influence allemande.

On connaît les péripéties de cette élection ; les 14 bulletins sans résultats suffisants, les intrigues toujours croissantes de part et d'autre, le rôle de l'ambassadeur de France à Soleure, l'émoi enfin des chanoines, acculés par leurs hésitations et leur manque d'unité à prendre une décision immédiate ou à abandonner leur droit d'élection au Saint-Siège. Le choix du prince était en effet réservé au pape à certains mois de l'année. Le grand chanoine de Knufer, président du scrutin annonça que dans une demi heure, l'élection allait être dévolue au Pape Pie VI. Cet incident ramena la concorde dans l'assemblée, qui rassembla les suffrages sur un vieillard, Simon de Montjoie, pensant que le nouvel élu ne vivrait plus longtemps. C'était peu flatteur pour le futur prince. Mais ce dernier leur joua le mauvais tour de régner 13 ans malgré son grand âge.

On lui adjoignit le chanoine Gobel, qui dut à cette circonstance son titre d'évêque de Lydda, comme suffragant de Bâle. Le conseiller aulique de Billieux, très versé dans les affaires temporelles de la principauté, l'allégeait encore du seul souci qui eut pu lui rester, et se chargeait ainsi de l'exécution de ses devoirs seigneuriaux. Comme toujours, le pape et l'empereur se montrèrent d'accord, ratifièrent ce choix sans faire aucune opposition.

Restait encore la France assez négligée dans cette élection.

Le suffragant Gobel, sacré évêque à Bellelay, fut alors chargé d'une mission à Paris par laquelle le prince évêque laissait le régiment qu'il avait au service de France à la disposition de Louis XV, pour une nouvelle durée de 25 ans. Le cadeau du prince, car c'en était bien un, formait une petite troupe d'environ mille hommes, munie de ses cadres complets, accompagnée d'un état major, d'un au-

mônier catholique et d'un ministre protestant, suivie d'un chirurgien et de ses aides, divisée elle-même en deux bataillons de neuf compagnies chacun. Un vrai bijou d'armée. La convention donnait à l'évêque le droit de réclamer ses forces dans les moments difficiles, si le besoin s'en faisait sentir.

Simon de Montjoie mourut très regretté. On avait pensé voir en lui un souverain de transition sans force ni activité personnelle. Mais le hasard de son élection démontra le contraire.

Son règne assez long n'avait fourni qu'une solution passagère aux électeurs d'Arlesheim. Frédéric de Wangen plus adroit que son adversaire Joseph de Roggenbach n'avait pas perdu son temps. Les 13 ans d'attente que la robuste constitution du prince décédé lui avait fournis, devinrent sous son activité une période de propagande électorale de longue haleine, si l'on peut employer ce terme entaché d'anachronisme. Le succès ne se fit pas attendre. Le 29 mai 1775, Frédéric de Wangen l'emportait sur son concurrent et devenait souverain de la principauté de Bâle.

Français de caractère, français de race, le nouveau prince donna à sa cour un aspect moins gauche et moins lourd. Au lieu de se terrer dans son petit coin de province, il sut tirer parti des hautes relations que lui avaient créées le duc de Rohan son protecteur.

Les événements d'Alsace ne le laissaient pas indifférent. Les réceptions de princes, de princesses et de savants étaient fréquentes à Porrentruy. Il eut des attaches avec la Cour de France. Louis XVI l'appelait « mon cousin ». Buffon correspondait avec lui. Mais les qualités de l'homme du monde n'effaçaient pas en lui celles qui font la valeur d'un souverain. Les populations l'aimaient, c'est la meilleure preuve qu'on en peut donner. Les tournées triomphales qu'il entreprit dans ses Etats sont restées célèbres. Déjà au retour d'Arlesheim, qui suivit son élection, il connut les douceurs de la popularité. Delémont entre autre reçut à cette occasion le beau prince dans ses murs. Le récit de la réception en a été faite par le secrétaire de la ville. Un coup d'œil sur ces papiers jaunis ne serait pas superflu.

« Une réception à Delémont il y a 130 ans ». Voilà un titre qui chatouille l'imagination. La curiosité s'éveille à la pensée de trouver quelque chose qui redise un fragment de vie bien loin déjà de notre âge et qui se joua dans les maisons où nous habitons, dans les rues que nous traversons chaque jour et que nous nous accordons quelques fois de calomnier bien à tort en disant : « Quelles sont ternes, laides, maussades comme un temps de pluie, grises enfin, vides de tout, sans rien dire au regard des passants ». Eh ! si, elles parlent ces rues, ces murs vieillis ont vu beaucoup de choses, ils ne sont pas muets, il suffit de savoir les écouter et de les interroger.

Ils cachent précieusement des papiers, vieux, très vieux, couverts de poussière, respirant l'odeur du temps. Ouvrez-les et vous ouvrirez avec eux un monde peut-être encore inconnu, votre propre passé.

Prenons, nous aussi, un de ces papiers jaunis et revivons un instant le passage de Jean Frédéric de Wangen à Delémont.

RELATION ET DESCRIPTION

de ce qui s'est passé après la mort de son Altesse de glorieuse mémoire Simon Nicolas et après l'Élection du nouveau prince Frédéric en Mai et Juin 1775.

Nos seigneurs du Haut Chapitre régnant ayant fait connaître par Monsieur le Conseiller Intime et grand Baillif de Rinck qu'ils s'étaient proposé de passer par cette ville le lundi de Pâques pour le dîner, d'où ils voulaient passer à Porrentruy pour assister aux funérailles et enterrement de son Altesse de glorieuse mémoire Simon Nicolas ; Messieurs et Magistrats ont pris pour leur réception les arrangements suivants :

La Bourgeoisie a été commandée sous les armes, sous la conduite de M. Babé Ancien officier du régiment d'Épatingen, Messieurs Reyder, Comte et Babé du Conseil, avec M. l'Avocat Bennot, nommés capitaines, lesquels seront présentés depuis la porte au Loup jusqu'à la Chatellainie

sous deux hayes, en présentant les armes à Nos seigneurs régnants, tambour battant, drapeaux déployés, avec deux pfiffers, le tout sans avoir tiré ni le canon, ni la mousquetterie.

Nos Seigneurs étant arrivés, Messieurs du Magistrat qui n'étaient pas en fonction pour commander la Bourgeoisie, se sont présentés à Nos seigneurs accompagnés de M. l'avocat Roy Syndic pour les compliments et le Syndic leur fit le compliment suivant :

« Le Magistrat de la ville de Delémont saisit avec le plus vif empressement le précieux moment de la présence de Nos seigneurs pour leur présenter son hommage et son respect. Quelle serait son allégresse, si le bonheur dont il jouit n'était troublé par la cause même qui le produit, il le doit à la perte de son Souverain, quelle doit être sa sensibilité puisqu'une fidélité inébranlable l'a constamment caractérisé. La seule présence du très Illustre Chapitre peut modifier son regret. Il reconnaît dans le Très Illustre Corps, son souverain, c'est donc à lui à qui il doit adresser son hommage et le supplier de leur accorder sa protection ».

Monseigneur le Baron de Wangen, Grand Chantre de la cathédrale de Bâle, répondit à Messieurs du Magistrat que nos seigneurs regrettaient également la perte de son Altesse, que nos seigneurs étaient sensibles à ce compliment et qu'ils assureraient le magistrat de leur protection. Après que Nos Seigneurs eurent dîné chez Monsieur le grand Baillif, la Bourgeoisie, à leur départ, se mit de nouveau sous les armes et Mr le Conseiller Babé fut envoyé avec un piquet proche de la porte Monsieur, où celui-ci également rangé sous deux haies avec un tambour et un drapeau, fit également présenter les armes.

Au retour de nos seigneurs de Porrentruy, il n'y a eu aucune cérémonie d'observée, sans doute pour la raison qu'une partie passa par l'Alsace et l'autre par cette ville. L'élection d'un glorieux successeur ayant été préconisée au 29 du mois de May.

Monseigneur Frédéric, Louis, François, Baron de Wangen, d'une voix unanime, a été nommé et élu prince par Nos Seigneurs du Haut Chapitre, le commissaire Impérial,

était Monsieur le Baron de Riedt Général et Conseiller Intime de leurs Majestés Impériales et Apostoliques lequel, suivant l'usage, a installé Son Altesse. Son Altesse ayant préfixé son passage pour se rendre à Porrentruy sur le dix du mois de juin, Elle s'est rendue à Delémont le dit jour vers les 4 heures du soir et est descendue à la Chatellainie où Elle a soupé et couché.

Pour recevoir Son Altesse laquelle était suivie de cinq Seigneurs du Haut Chapitre, accompagnée de plusieurs de ses Hauts officiers et autres Personnes dépendantes de la Cour, Messieurs du Magistrat ont envoyé de la cavalerie au nombre de 30 personnes pour la recevoir près de la Fotevague ; Monsieur le conseiller et lieutenant de la vallée de Verger, auquel ses infirmités ne permettaient pas de monter à cheval, s'est rendu au dit lieu en voiture où il a arrangé Son Altesse au nom de la ville et de la vallée, ainsi qu'il en avait été recherché de la part du Magistrat. Monsieur le maitre bourgeois Bennot était à la tête de la cavalerie de laquelle Mr Schaffter du Conseil était cornette et M. le Médecin Helg Physicien de la ville aide de camp, du nombre de ces cavaliers, Messieurs Wickka, Briselance, Metté du Conseil faisaient partie accompagnés de plusieurs volontaires de la ville, ainsi que de vingt cavaliers de la vallée qui avaient été ordonnés par la seigneurie de la vallée.

La ville a fourni à toute la cavalerie la cocarde blanche et rouge, qui sont les couleurs de la ville et de l'Evêché.

Après que Monsieur du Verger eut harangué son Altesse, cette cavalerie se partagea et une partie d'icelle à la tête de laquelle était Monsieur le Maitre bourgeois Bennot précéda la carosse de son Altesse et une douzaine la suivait à la tête desquels était le sieur Rebeté.

Son Altesse étant arrivée sous Montcroix, a été saluée de la volée de 12 pièces, tant canons que mortiers qui étaient posés à la hauteur de Montcroix et commandé par M. Tavanne du Conseil, Monsieur le conseiller et lieutenant du Verger ayant précédé la voiture de son Altesse et son cortège se mit à la tête de Messieurs du Magistrat qui n'étaient pas occupés ailleurs qui étaient Monsieur le Maitre bourgeois Macker, Messieurs Marchant et Helg, lieu-

tenant, et le secrétaire de la ville, Misrey et M. l'avocat Roy, syndic, lesquels vis-à-vis de la tuilerie à l'entrée de la Porte au Loup s'armèrent jusqu'à la portière du carosse de son Altesse, où le syndic fit le compliment suivant :

« L'hommage le plus sincère qu'un sujet puisse rendre à son souverain est la fidélité, elle a été constamment un attribut du Magistrat de votre ville de Delémont ».

« Aussi les glorieux prédécesseurs de votre Altesse l'ont toujours reconnu par les clefs qu'ils lui ont confiées ».

« Votre Magistrat ose aujourd'hui très humblement les présenter à Votre Altesse comme à Son Souverain et le supplier de lui accorder sa protection ».

Monsieur le Maître bourgeois Macker avec M. le lieutenant Marchant présentent les clefs de la ville dans un plat, bassin d'argent, attachées avec des rubans blancs et rouges, le plat bassin était garni de flots de rubans avec des fleurs. Dans ce moment, Messieurs du Magistrat étaient escortés d'un détachement de bourgeoisie qui se posa en haye derrière, sous les ordres de Monsieur Comte du Conseil.

Les enfants de classe et autres, armés de fusils de bois, qui ont été fournis par le Magistrat ainsi que leurs cocardes étaient placés proche du magasin à chaux et rangés sur deux haies et étaient commandés par Ignace Helfer qui a servi dans le régiment d'Eptingue ; la ville avait fourni à cette petite milice le tambour et le drapeau.

Le reste de la bourgeoisie commandée ainsi qu'à l'arrivée des Seigneurs du Haut Chapitre, était rangée sur deux hayes depuis la Porte au Loup jusqu'à la Chatelainie, et la cavalerie depuis la maison de feu le chirurgien André jusqu'à la porte de la Chatelainie. Toute la cavalerie avait le sabre ou l'épée nue à la main. Messieurs les préposés à l'infanterie étaient armés d'Espontons, hausse cols et l'épée au côté avec plumets sur le Chapeau, sans que l'infanterie ait eu d'Épée, sauf Monsieur Babé qui la commandait et fit son salut avec son épée. L'infanterie avait deux drapeaux qui étaient portés par les sieurs Bendelier et Sigismond Macker, maître d'école.

D'abord, après l'arrivée de son Altesse, Messieurs du Magistrat s'assemblèrent sur l'hôtel de ville et interpellèrent

les membres du Magistrat qui avait servi dans la cavalerie, qui tous ensemble allèrent à la Châtelainie où Monsieur le Conseiller Intime et Grand Baillif de Rinck et Monsieur le Conseiller Aulique et Lieutenant du Verger étant à la tête, le syndic fit le compliment suivant :

« Au milieu des transports de la joye et de l'allégresse publique, sur l'avènement de votre Altesse le plus glorieux et le plus intéressant à la Principauté, qu'il soit permis à votre Magistrat de la ville de Delémont, de témoigner à Votre Altesse ses soumissions et son amour ; le premier de ses devoirs établit votre autorité, sur nos fortunes, l'autre l'assure sur nos cœurs et il ne manque aucune douceur à la nécessité de notre obéissance. Pourrait-elle en être pénible pour nous à l'égard d'un souverain qui nous découvre d'abord un cœur si sensible et si humain, tant de vues si droites et si assurées, un si parfait assemblage de tous les talents et qui avec l'esprit le plus élevé et son ensemble le plus facile, ne nous laisse craindre que l'excès de sa modestie et celui de son application. De si favorables présages nous annoncent un parfait bonheur et nous en fait jouir d'avance. Fidèle par ainsi jusqu'au dernier soupir, Votre Magistrat met toute sa gloire dans sa soumission et son obéissance et supplie Votre Altesse de lui accorder sa haute et puissante Protection. »

Son Altesse a reçu très gracieusement Messieurs du Magistrat, les assurant de sa Protection, pour aussi longtemps qu'ils resteraient fidèles. Pendant que le Magistrat s'assemblait sur l'hôtel de ville, la Bourgeoisie a défilé dans la cour de la Châtelainie où celle-ci a fait une triple décharge de ses armes accompagnée du ronflement du canon après quoi les enfants de classe tous également entrés dans la cour de la Châtelainie, où étant commandés de tirer en place de décharge, ils criaient tous vive son Altesse.

Son Altesse qui était placée dans une embrasure de fenêtre parut prendre plaisir à cette manœuvre. Il y a toujours eu une garde de la porte cochère de la Châtelainie, qui consistait en 12 fusilliers commandés par un sergent. Sa garde a été changée toutes les heures. On a battu la retraite à neuf heures du soir.

Lorsque son Altesse eut pris son souper Messieurs les

maitres bourgeois Macker, Bennot, Messieurs les lieutenants Marchant, Helg, le secrétaire et le syndic, suivis du valet de ville qui portait 24 bouteilles de vins étrangers, se sont transportés à la Châtelainie pour avoir l'honneur de présenter ce rafraichissement à son Altesse ; y étant arrivés, ils ont été présentés par Monsieur le Conseiller Intime et grand Baillif de Rinck et le Syndic portant la parole, dit :

« Rien ne peut égaler le zèle de votre Magistrat de la Ville de Delémont pour la sacrée personne de votre Altesse, la seule insuffisance et impuissance y peuvent apporter un frein. Votre Magistrat, ose néanmoins prendre la liberté de présenter à votre Altesse ce petit rafraichissement, comme un devoir de son hommage, soumission et amour en suppliant toujours votre Altesse en daignant l'accepter de lui continuer sa Haute et Puissante Protection. »

Son Altesse a reçu très gracieusement la députation et en remerciant le Magistrat déclara qu'il en boira à sa santé. Monsieur le Grand Bailly de Rinck ayant averti Messieurs du Magistrat que son Altesse était intentionnée d'aller entendre la messe à la Paroisse, Messieurs du Magistrat y ont fait poser un baldaquin qu'on avait fait venir de Porrentruy, proche du maître autel du côté de l'évangile, où son Altesse, après avoir passé entre la bourgeoisie qui était rangée sous les armes depuis la Châtelainie jusque proche l'Église, y est entrée par la grande porte, où elle a été reçue par Messieurs du Chapitre, Monsieur le recteur et Messieurs les Chapelains du rectorat, qui lui ont présenté l'eau bénite et est allée se placer sous le dit baldaquin, sur un coussin qui lui avait été préparé. Monsieur Berger, aumonier de son Altesse a lu la messe.

Au passage de son Altesse la cavalerie était placée proche la tour Rouge et formait une haye depuis la maison de ville jusque proche celle de Monsieur Reydet dans lequel endroit Messieurs du Magistrat avaient pris place et dont ils ont fait partie de la suite de son Altesse jusqu'à l'église ; pendant la messe il y avait des sentinelles dans l'intérieur de l'église dans la grand nef et aux portes.

Après la messe Messieurs du Magistrat ont réoccupé la place où ils étaient auparavant et son Altesse était posée

de la même manière ; comme elle est allée à l'église accompagnée de toute sa cour, de tout le clergé, Messieurs du Magistrat ont fait partie de la suite et se sont rendus à la Châtelainie, où Monsieur le Grand Bailly eut la bonté de les présenter à Son Altesse qui les a reçu très gracieusement en leur disant qu'ils seraient toujours ses enfants chéris.

Son Altesse ayant pris son diner à la Châtelainie est partie à 1 heure après-midi avec toute sa cour et a passé entre la Bourgeoisie rangée en deux hayes depuis la Châtelainie jusqu'à la porte Monsieur. La cavalerie qui fermait la rue dit chez Maré et à la tête de laquelle était Monsieur le Maitre Bourgeois Bennot précéda avec sa troupe le carosse de son Altesse et 12 cavaliers qui étaient sous les ordres du Sr Rebetez suivaient la voiture qui l'ont escorté jusqu'à la Borne séparative de l'Ajoie et de la vallée où M. le Maitre bourgeois Bennot complimenta son Altesse. Au départ de son Altesse, on a tiré le canon comme à son arrivée et on a sonné toutes les cloches tant à son arrivée qu'à son départ.

Son Altesse a fait donner 2 louis d'or au valet de ville, 7 pour la Bourgeoisie et 3 pour les petits enfants. Lorsque la vaiselle d'argent passa par Delémont pour Arlesheim, il fut ordonné par le château de fournir 4 gardes pendant la nuit pour sa sûreté ainsi qu'à son retour. Messieurs du Magistrat ont fait donner aux cavaliers de la Vallée chacun un demi pot de vin avec du pain par deux reprises.

Lorsqu'on a été informé que Monseigneur le Baron de Wanggen avait été nommé à Principauté, comme Madame la Grand Baillif, Baronne de Rinck est sa cousine germaine, Messieurs les Magistrats en faisant tirer 3 décharges de mortier se sont rendus à l'instant en corps à la Chatelainie pour la complimenter, lesquels ont été reçus très favorablement et régalez par des vins étrangers. Comme M. le Grand Baillif Rinck était absent à son retour Messieurs en charge avec M. le Syndic, se sont également transportés chez lui pour le complimenter, lequel les a reçu très favorablement, a promis sa protection et les a reconduit jusque sur la porte de la maison. Au retour de la Cavalerie, on a eu un petit souper sur la

maison de ville auquel tout le Magistrat a assisté avec les officiers de cavalerie, d'infanterie et les volontaires.

On n'a point fait d'illumination, car cela ne s'est pas pratiqué cy-devant :

Sygné : J.-B. MISREY-SEURET ».

Cette relation, telle que l'a présentée son auteur Jean Baptiste Mysrey, c'est-à-dire aride, purement matérielle, notant simplement les faits dans leur suite rigoureuse et pénible, sans risquer un jugement, ni critique, ni louange, peut paraître plutôt fade ou du moins mal assaisonnée. Mais cette circonstance même lui donne un avantage, celui de l'exactitude.

Lorsque nos successeurs s'occuperont dans deux ou trois siècles de faire le résumé des faits de notre époque, d'en rechercher les liens de dépendance et de les réunir en un tout logique et bien coordonné, ils remueront, eux aussi, les documents que nous leur auront laissés. L'énorme contingent de ces « témoins muets » comme on les appelle pompeusement, seront fournis par les journaux. Qu'on se les représente, ces pauvres historiens engloutis dans le fatras débordant des imprimés alors vieillis, réceptacles de toutes les opinions, intéressées, dictées par la passion et l'unique souci de la sensation. Le métier en sera plutôt fatigant.

Actuellement, si l'on veut, l'histoire se fait aussi à l'aide des journaux du temps passé, si l'on appelle « journal » tout ce qui relate des faits. A ce titre, ce dernier n'est pas le nouveau né d'hier. Son existence date de l'invention de l'écriture. Les papyrus égyptiens sont des journaux, plus sérieux encore que les nôtres, mais libres du souci de la vente et du tirage à 100,000 exemplaires, donc plus dignes de foi.

Le journal tel qu'on le vend dans les gares, avec ses dissertations politiques, ses dernières nouvelles toujours fraîches, son organisation vaste, ses rubriques de plus en plus spécialisées, ses colonnes sensationnelles, le journal est devenu plus bavard, quelquefois plus sot, en tout cas moins sérieux qu'autrefois. Eternel badaud, il ramasse tout ce qu'il trouve, et jette au lecteur ahuri une nourriture

indigeste et brutale. Auparavant comme aujourd'hui, les faits dignes de mémoire s'écrivaient. Chaque ville se payait un secrétaire. Ce secrétaire ouvrait un grand livre artistiquement relié et notait de sa plume consciencieuse, les faits et actes du jour, sur les fortes feuilles de papier blanc. Il est fort probable que si nos journaux avaient existé en 1775, nous ne saurions pas que le 5 du mois de juin de cette année Jean Frédéric de Wangen faisait à ses sujets Delémontains l'honneur d'une visite. Du moins, les chances en seraient réduites au hasard de retrouver perdu dans un grenier le numéro qui en aurait décrit la réception. Car alors le sieur Myserey reculant devant l'abondance de langage des feuilles imprimées eut renoncé à un rapport. Et c'eût été grand dommage.

Chose étonnante si l'on s'en rapporte uniquement au document qui précède, Frédéric n'aurait reçu l'accueil des Delémontains que l'hommage des vassaux à leur prince. Aucune délégation de la paroisse n'y est citée. Les chapelains du rectorat, le recteur lui-même auraient semblé tout ignorer. Or cela n'est pas probable ; c'est même impossible. Car la politesse la plus élémentaire demandait à ce que l'évêque fut honoré d'une manière tout au moins égale à celle qui distingua le prince. Au reste, on sait par des documents émanant du Chapitre de Moutier et du rectorat de Delémont que le clergé n'omettait jamais l'occasion d'assister en personne aux grandes manifestations à l'adresse du souverain de l'évêché. Plus encore qu'en d'autres circonstances, une abstention de sa part eut été ici une grave faute au seul titre de vouloir s'assurer les bonnes grâces de son Altesse nouvellement élue.

De la part de la ville, la réception est toute militaire. Les bourgeois, ces bons bourgeois, sont appelés sous les armes. Ils revêtent un uniforme qu'ils endossent peut-être pour la première fois. Rangés le long des maisons, de la Porte au Loup jusqu'au château, ils bordent la rue de deux longs rubans de couleurs vives.

Aux souverains d'autrefois ont succédé ce que nous appelons aujourd'hui les Autorités. Quelles seront donc les Autorités qui reverront de pareils honneurs ? Renaîtront-elles jamais ces parades militaires ?

Questions superflues. Les temps passent et ne reviennent plus. Le regrettons-nous ? Pas le moins du monde : nous n'en n'avons pas le temps. Le raccourcissement des distances, au lieu de ralentir l'activité humaine, l'a stimulée, presque forcée. Nous vivons essoufflés, haletant sous l'effort, pareils aux locomotives affolées courant le long de leur voie d'acier, toujours en mouvement, jamais arrêtées.

Et cependant le monde a vécu quelques dizaines de siècles sans tout notre attirail de fer. Il ne s'en n'est jamais plaint. Sans gaspiller leur temps, nos ancêtres ne vivaient pas à 100 km. à l'heure. Ce prince, ce Jean Frédéric de Wangen entrant à Delémont au pas de ses chevaux sonnait sur le pavé, est une vision de belle gravité maintenant évanouie. Parcourez le trajet qu'il a suivi, longez la rue de l'Hôpital, (1) puis tournez à gauche vers le portail du château, pouvez-vous alors vous imaginer qu'un jour passa par là le cortège d'un grand seigneur ? qu'un jour, un bourgmestre en habit brodé, suivi de la cavalerie majestueuse d'alors, accompagnait un carosse, avec les messieurs du Magistrat, en grand manteau, poudrés, et coiffés de la perruque blanche ?

En ce temps-là, on savait recevoir son hôte. Ce dernier parti de grand matin, ayant voyagé tout le jour, arrive le soir au pas, vers le coucher du soleil, doucement, sans secousses, sans enfoncer les portes, ni surprendre désagréablement.

Le prince alors monte au château et donne le dîner d'usage. On cause, et la conversation se déroule lentement et sans heurt, logique et spirituelle, stimulée par le parfum des plats savamment préparés. C'est le moment le plus agréable de la visite ; aussi on ne se gêne pas pour le faire durer. Les repas d'autrefois sont légendaires. Servis dans une vaisselle d'argent, ils joignaient le luxe à la finesse des mets. Les menus nous restent, mais nous ignorons la verve dépensée par les esprits et le charme des choses que ces bouches vieilles se sont dites.

Aujourd'hui plus rien de tout cela : Les rois, les présidents font quarante visites d'un jour. Ils mettent le nez à

(1) Anciennement rue de Condemarie.

la portière de leur wagon, quelquefois s'attardent à descendre sur le quai. Quelques présentations, puis un déjeuner, c'est-à-dire un ou deux plats avalés en vitesse, sous les yeux mêmes de la locomotive qui gronde impatiente, crache sa fumée et menace de partir. Le lendemain on écrit : La ville de... a eu l'insigne honneur de recevoir en ses murs, l'auguste personne du souverain tel et tel.

On va trop vite, on voyage trop vite, on pense trop vite ; et qu'en reste-t-il ? Un amas de visions embrouillées qui remontent la nuit au cerveau et peuplent les oreillers de choses vagues, mal définies, sans consistance. Le monde est trop grand, pour qu'il puisse être avalé d'un trait. Que faire ? Où est le remède ? Il n'y en a pas. Du reste, consolons nous ; au fond, si les fées nous donnaient la liberté de choisir nous-mêmes le siècle où nous aimerions poser délicatement notre petite vie, réflexion faite, la majorité garderait la place. Le parti le plus sage est, plutôt que de les vivre, de contempler les siècles passés à travers le mirage de l'imagination, l'érudition des livres, la bonne senteur des parchemins jaunis.

Les princes de l'évêché, nous regardent fouiller parmi les feuilles qu'ils ont remplies et sourient de voir que, s'ils n'existent plus, ils hantent toujours notre imagination. Mais l'imagination reconstitue-t-elle fidèlement la réalité. Ce n'est pas probable. Nous y faisons entrer, comme les enfants dans les contes de fées, pour une bonne part notre fantaisie, malgré nous, malgré notre amour de l'exactitude. Contentons-nous de cela, sans vouloir approcher davantage, car si le présent fournit les peines, c'est le passé qui donne les joies.

Delémont, le 28 décembre 1907.

GERVAIS GOUVERNON.